

## La société de demain / “Demain”

Dimanche 2 Mai 2021,  
Grenoble

Madame Gazeau,

Je vous écris pour vous parler de ce sujet que vous nous avez donné : la société de demain. Peut-être s’agit-il ici d’une ébauche de réponse mélangée à de multiples interrogations, pétrie d’incertitudes.

En effet, je me souviens que lorsque vous nous avez annoncé ce projet nous étions alors en septembre ou octobre et nous approchions donc de la fin de cette année 2020, tout en étant pourtant au début d’une nouvelle année universitaire. Je me rappelle avoir été décontenancée par un tel sujet, peut-être, presque en colère... Pourquoi nous forcer à imaginer la vie d’après quand les seules perspectives que nous avons sont l’incertitude et le doute sur tout ce que nous pourrions entreprendre et vouloir pour notre vie future ? Pourquoi parler de l’après quand cela fait presque un an que nous tentons déjà de vivre au jour le jour en essayant de ne pas penser aux conséquences lourdes d’une pandémie, l’accroissement de la dette que nous devons payer, la santé mentale d’une société entière ? Je me suis retrouvée déchirée par des sentiments contradictoires : Pourquoi penser demain quand aujourd’hui est finalement le seul présent dont je suis sûre ? Mais pourtant, se laisser aller à rêver n’est-il pas aussi le meilleur moyen de déconstruire la peur du futur ? Parce que l’après est aussi la promesse d’un monde plus lumineux, ne peut-on pas imaginer la société que nous voulons pour mieux la bâtir ? C’est donc malgré de furieux tiraillements que j’ai pris le parti de me risquer à l’optimisme, sans sombrer dans la dystopie future dans laquelle nous sommes peut-être déjà.

La grande question qui restait alors en suspens pour moi était : Comment ? De quelle manière traiter ce sujet ? En réfléchissant, je me suis aperçue que quelque chose m’interpellait dans la situation que nous vivions depuis plus d’un an mais aussi dans le libellé de ce sujet : la question du temps. Nous ne sommes plus maîtres de notre temps. Nous sommes contraints à vivre l’instant présent car l’avenir est incertain et fait peur et c’est peut-être aussi pour cela que vous nous avez invité à réfléchir à ce sujet qui interpelle le futur, pour se confronter à la crainte que nous en avons. J’espère que vous m’excuserez mais je n’ai pas eu la force de combattre la peur. J’ai essayé, de manière plus sinieuse, de respecter cette thématique du temps et de m’intéresser au passé puisqu’il est l’héritage qui nous reste dans le temps présent afin de questionner ce que sera « demain ». On peut s’opposer au passé et vouloir tout recommencer, ou l’accepter et tenter de faire mieux, d’améliorer les choses. J’ai donc cherché de l’espoir dans le passé pour me laisser aller à rêver l’avenir en écrivant à ceux qui avaient su avoir de l’espérance dans les périodes les plus sombres de l’histoire.

J’espère que cela vous conviendra.

Bien cordialement,

Garance Butin

Monsieur Palach,

Je vous écris d'un autre temps. Nous sommes le 9 janvier 2021 et un étudiant d'une résidence CROUS vient de se défenestrer. Cela me bouleverse. Dans le climat d'incertitude dans lequel nous vivons, les années étudiantes sont le moment où l'on se construit. Pourtant, nos relations sociales sont distendues, et la précarité étudiante est plus réelle que jamais avec la suppression d'une partie des emplois étudiants du fait de la crise sanitaire.

L'accentuation de cette précarité tant matérielle que psychologique s'est produite jusqu'alors dans l'indifférence des hommes politiques qui ont considéré que des cours en présentiel ne sont pas quelque chose d'essentiel et qui ont attendu un drame pour se dire qu'il y avait peut-être quelque chose à faire, et cela me scandalise. Ce mot nous l'entendons depuis des mois : « essentiel » ... Mais enfin, je m'interroge qu'est-ce que cela veut dire ? Que manger, boire et dormir dans un lieu clos est suffisant pour sauver notre santé ? Pensez-vous que passer 8h si ce n'est plus devant un ordinateur donne le goût d'apprendre ? D'aiguiser et d'éveiller une curiosité comme on nous le répète chaque jour ? Lorsqu'une journée consiste à allumer son ordinateur à 7h59 pour enfin l'éteindre à 18h00 si ce n'est plus tard, pensez-vous que l'essentiel des besoins d'un être humain ont été respectés. Qu'en est-il de l'interaction sociale nécessaire pour ne pas devenir fou ?

Face à ce déni de la réalité étudiante par un personnel politique ayant quitté les bancs de la faculté il y a bien trop longtemps je pense à vous, Monsieur Palach, à votre histoire qui vous a valu le surnom « d'éveilleur de conscience ». Vous qui avez vécu à la fin du XXème siècle lors de cette période trouble qui a marqué la Tchécoslovaquie et plus particulièrement la ville de Prague. Vous avez avec une détermination sans faille décidé d'interpeller l'opinion publique. Le 16 Janvier 1969, cinq mois après l'invasion soviétique de la Tchécoslovaquie, vous vous êtes immolé par le feu sur la place Venceslas à Prague. Dans un cartable retrouvé sur le sol près de vous, une lettre que vous avez écrite contient ces mots : « *Puisque nos pays se trouvent au bord du désespoir et de la résignation, j'ai pris la décision d'exprimer mon désaccord et de réveiller la conscience de la nation* ». Vous mourrez 3 jours après votre geste, le 19 Janvier 1969.

Vous aviez 20 ans, comme moi aujourd'hui. Comment face à un tel geste ne pas tantôt vous admirer et tantôt se sentir horrifié ? A la suite de votre acte, le 20 janvier une procession réunit des dizaines de milliers de Praguais pour signifier une prise de conscience du pays. Mais doit-on en arriver là pour réveiller une Nation ? On apprendra plus tard que vous apparteniez à un petit groupe d'étudiants qui avaient décidé, ensemble, de recourir à l'auto-immolation. Collectivement, vous protestiez contre la répression du "Printemps de Prague" et les cinq mois que votre pays venait de vivre depuis que l'armée rouge avait lancé ses chars et ses avions. Vous n'aviez pas réellement choisi d'être le premier à ouvrir le ban de ce qui se veut une action protestataire capable de secouer large. L'ordre des immolations a en fait été tiré au sort, et les autres membres du groupe doivent faire de même, les uns après les autres. Ils renonceront finalement à commettre un tel geste à votre demande de votre lit d'hôpital. Vingt ans après votre geste, en 1989, le dramaturge Vaclav Havel est arrêté après avoir déposé une gerbe en votre mémoire. C'est le début de la Révolution de velours qui signera la fin de la dictature communiste. Mais faut-il arriver à de tels drames humains pour dire que ça ne va pas, que quelque chose ne tourne pas rond, qu'une situation n'est pas normale ? Certes vous ne défendiez pas la précarité étudiante, mais je tiens à retenir de votre geste l'espoir que vous portiez dans le

fait de faire changer les choses qui n'allaient pas dans votre pays. Dans cette période de crise que nous vivons et où les perspectives sont tant limitées, je crois que nous devons lutter pour que la voix des étudiants soit entendue. Mais j'espère que vous ne m'en voudrez pas, je ne crois pas que la violence fasse changer les choses même si dans votre cas elle a permis de les faire avancer. Je mets davantage mes espoirs dans les mots... Mon espérance est aussi portée par la multiplication des initiatives que j'ai la chance de voir se développer au sein des différentes universités : les distributions de nourriture, de protections menstruelles, les services d'écoutes psychologiques tenus par des étudiants... Tout cela tend à faire entendre les revendications d'une jeunesse qui a besoin d'être prise en compte et qui cherche tant bien que mal à éveiller la conscience nationale pour obtenir des droits.

////////////////////////////////////

Madame de Méricourt,

Je vous écris d'un autre temps. Nous sommes le 21 mars 2021 et le 24<sup>ème</sup> féminicide de cette année vient de se produire. Il n'a pas été commis dans des conditions atrocement originales mais pourtant comment ne pas se sentir indignée comme à chaque fois qu'un tel fait se produit. En 2020, 90 femmes ont été tuées contre 152 en 2019 selon le ministère de la Justice. Ma question est la suivante : pourra-t-on un jour ne plus avoir peur ? Peur de sortir ? Peur d'être seule dans la rue ? Peur de choisir tel ou tel vêtement ? Peur d'emprunter un trajet plus particulièrement ?

Je m'adresse à vous qui avez su élever votre voix pendant la Révolution française pour faire entendre celle des femmes dans cet évènement de notre histoire essentiellement porté par des hommes. Aviez-vous peur ? Comment avez-vous fait pour ne pas renoncer à la cause que vous défendiez ? A la tribune de l'Assemblée vous n'êtes pas passée inaperçue, vêtue de vos tenues d'Amazone, de votre veste presque masculine, de votre longue jupe et votre coiffure courte, à la jacobine, qui marquaient une certaine liberté de votre part. Vous avez su rentrer en contradiction avec les gens de votre époque, et votre renommée grimpait en flèche, tout comme les critiques de plus en plus violentes à votre rencontre.

Les députés n'ont pas l'habitude qu'une femme ose prendre la parole pour parler politique mais aussi pour défendre son sexe. Vous vous êtes fièrement dressée pour faire entendre la voix des femmes malgré les nombreuses accusations à votre rencontre. Après 9 mois de prison, vous retournez finalement à Paris où vous vous affirmez républicaine contre les royalistes mais également contre une partie de la bourgeoisie qui souhaite que la femme reste au foyer. Cela vous vaut de nouveaux ennemis, y compris parmi les révolutionnaires. Le 25 mars 1792 vous montez aux tribunes et vous enflammez le public en exhortant les femmes à prendre les armes : « *Françaises, je vous le répète encore, élevons-nous à la hauteur de nos destinées, brisons nos fers. Il est temps enfin que les femmes sortent de leur honteuse nullité où l'ignorance, l'orgueil et l'injustice des hommes les tiennent asservies depuis si longtemps !* ». Vous défendez l'idée que les femmes puissent voter et porter des armes car cela leur donnerait les mêmes droits que les hommes et leur permettrait d'être enfin des citoyennes de la patrie.

Malheureusement, en mai 1793, vous êtes prise à partie par des militantes sans-culottes qui vous dénudent et vous donnent publiquement la fessée. Humiliée et traumatisée, vous vous retirez de la vie politique et sombrez peu à peu dans la paranoïa et la folie dans laquelle vous finirez vos jours. Bien après votre mort vous continuez de symboliser la violence populaire de la Révolution et votre légende reste celle d'une révolutionnaire sanguinaire. Baudelaire dans son recueil les Fleurs du Mal, écrira d'ailleurs ces vers dans son poème *Sisina* : « *Avez-vous vu*

*Théroigne, amante du carnage/ Excitant à l'assaut un peuple sans souliers, / La joue et l'œil en feu, jouant son personnage, / Et montant, sabre au poing, les royaux escaliers ? ».* Cependant, vous incarnez aussi la difficulté pour une femme de se faire une place, d'être écoutée et traitée comme l'égal de l'homme.

Malgré la violence de votre destinée, je crois en la détermination dont vous avez fait preuve pour faire entendre la voix des femmes. Aujourd'hui, de nombreux combats ont été gagnés et inscrits dans le droit grâce à des personnalités comme la vôtre : le droit de vote et d'éligibilité des femmes mis en place par l'ordonnance du 21 avril 1944 du Gouvernement provisoire de la République française installé à Alger, l'inscription dans le Préambule de la Constitution de l'égalité entre hommes et femmes le 27 octobre 1946, la loi de Neuwirth du 28 décembre 1967 qui autorise la contraception et beaucoup d'autres, chacun ayant une importance considérable sur nos vies.

Mais des inégalités subsistent : selon une étude de l'INSEE de 2020 les hommes gagnent 28,5% de plus que les femmes, cela veut dire qu'à poste et compétences égales, l'écart de salaire est de 9%. De plus, les femmes continuent d'assurer plus des 3/4 du travail domestique non rémunéré. La liste est encore bien trop longue, mais je vais me restreindre pour vous en citer une dernière. Lors de la période de confinement de Mars à Juin 2020, selon l'édition 2020 des « Chiffres clés de l'égalité » publié par le Ministère de l'Égalité entre les femmes et les hommes, de la Diversité et de l'Égalité des chances, il y a eu une hausse particulièrement forte des signalements de violences conjugales. En effet, le numéro d'écoute national destiné aux femmes victimes de violences, à leur entourage et aux professionnels concernés a reçu 79 228 appels contre 23 140 sur cette même période en 2019. Une inégalité parmi tant d'autres demeure tenace : la peur et c'est en dénonçant des violences conjugales, en luttant pour faire cesser des comportements sexistes normalisés, en affirmant notre place dans la société que nous n'aurons un jour peut-être plus cette crainte qui nous confine.

Aujourd'hui, j'ai l'espoir que demain nous aurons le droit de ne plus avoir peur !

////////////////////////////////////